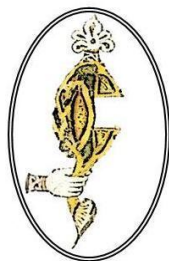


# LANGUEUR ET COLÈRE



ЧЕЖЊА И ГНЕВ  
ČEŽNJA I GNEV

**RADIVOJ STANIVUK**

**CHOIX DE POÈMES**

Traduit du serbe par Boris Lazić

**Janvier 2013**

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE CELAN

Au bout du compte, on se fatigue de tout, des livres  
et des poèmes, des discours et des lettres,  
de l'indifférence de ceux dont on s'attendait à un accueil  
fraternel,  
de l'ostracisme dans un pays qui produit des milliers  
de grands poètes,  
où chaque infime pensée est sortie de l'inspiration des poètes,  
où l'on te rejette comme un corps malade, étranger dans  
un corps sain,  
au bout du compte, ils l'emportent sur tout raisonnement,  
sur toute question de goût,  
ces éternels prescripteurs du goût et de l'habitude, car ils sont,  
tout simplement, trop nombreux  
et se régénèrent comme les vers de terre et la vénéneuse  
vermine,  
remuant la terre de tous côtés, d'un commun accord avec  
les bourreaux et les taupes,

aujourd'hui cette foule commémore le souvenir d'un poète  
désespérément seul,  
de son temps rejeté par une foule semblable  
et contraint de chercher asile et salut dans la Seine obscure,  
car, comme un autre solitaire l'écrivait, affirmant que tous  
composerait des poèmes,  
aujourd'hui ceux-ci l'emportent sur les voix esseulées,

que dire à propos de tout ça, c'est une vieille histoire,  
aussi vieille que la Genèse,  
ils ont rejeté tes poèmes sans les avoir lus comme ils ont rejeté  
les désirs et pensées de tes proches sans les avoir écoutés,  
leur imposant avec orgueil  
leur armement et leur pensée, en vigueur dans toute cette  
Europe pourrie,  
privée de tout courage et de toute compassion,  
ils ont déchiré tes pensées et d'un coup de couteau du bonheur  
ont fendu ton esprit en deux morceaux, entre l'Est et l'Ouest,

ils ont trahi ton espoir, ils ont mis en place le chanter à  
l'unisson et le marché,  
là où le marché n'a pas raison d'être car la poésie n'est ni pour  
le cirque ni pour la foire,

on en viendrait à pleurer sur leur langage incompréhensible,  
sur leurs pensées inachevées aux idées interrompues en pleine  
effervescence,  
sans aucun centre de gravité dans l'esprit,  
on en viendrait à hurler un muet avertissement aux cieux,  
une révolte au cœur du langage,  
on en viendrait à dire : assez de cette pratique des  
indulgences !  
le crime dont tu parles ne sera pardonné à personne, Celan,  
ce crime, qui aujourd'hui encore, sur d'autres, se répète.

*St. Hilaire de Villefranche, le 15. septembre 1995*

### LA TOMBE

Je suis une tombe,  
Tombe en mouvement / Tombeau de mouvements,  
« *Tombe dans les airs* » / le Tombeau de l'air  
est ma respiration.  
Entouré d'ombres uniquement,  
Les mains vides, jointes en prière,  
Les orbites vides, emplies d'argile,  
Ainsi je demeure, terrestre, charnel : une Tombe.

Je suis une Tombe,  
Tombe dans sa quiétude / quiétude inquiète,  
Tombe au milieu des eaux / l'outre-tombe aqueuse  
est ma traversée.  
Ophélie est ma destinée, mon courant vif,  
Ophélie est Eurydice, c'est-à-dire une Tombe,  
la Tombe est, dans l'Hadès obscur, ma destinée.

Son visage est jeune, jeune,  
sa taille est mince, mince,  
telle la flèche d'Amor, tirée entre les yeux,  
lorsque je me tourne et regarde derrière moi  
je ne suis pas eau.

Je suis son courant, courant qui rêve d'eau,  
je suis une Tombe,  
Tombe en mouvement / Tombeau de mouvements,  
« Tombe dans les airs » / le Tombeau de l'air  
est ma respiration.

Je n'ai pas d'amis, les amis rêvent,  
décomposés dans l'éther,  
dans l'idée d'être vivants, la rêvant vivante  
ils attendent Ophélie au bord des eaux.  
En vain tressent-ils des couronnes pour parer son front blême  
de lumineuse et blanche enfant,  
en vain cueillent-ils des narcisses et des lys  
pour décorer sa morte poitrine,  
elle est vivante, vivante, vivante,  
et moi, on ne me retiendra qu'en tant que Tombe, Tombe.

Mon langage est un roc poli  
où est inscrit : *William Shakespeare*,  
où est inscrit : *Arthur Rimbaud*,  
où sera inscrit : .....,  
soi-disant nom parmi de soi-disant noms : Tombe,  
soi-disant tombe parmi de soi-disant tombes : Nom.

Mon langage est un monolithe poli – une Tombe,  
mon corps pourri est de l'herbe, de l'herbe,  
mes âmes sont des oiseaux qui ne se posent pas sur votre  
paume,  
des oiseaux dont vous êtes à l'affut dès l'aurore,  
des oiseaux que vous appâtez par des grains de blé,  
pour qu'ils ne reviennent pas à leurs nids, à leurs corps,  
à leur Tombe.

Je suis une Tombe replète, une Tombe engraisée,  
qui nourrit en soi-même une multitude d'ancêtres,  
une insatiable fosse béante qui en soi comporte la Chute,  
lorsque choses et êtres chutent dans leur forme,  
dans leur non-être, dans leur Tombe.

Au-dessus de moi, dans leurs rêves uniquement, vivent  
au milieu des immeubles-tombeaux, dans des cages,  
des hommes-perroquets qui répètent mon mutisme,  
polychromes-inconstants, inaccoutumés à la parole,  
voraces, voltigeurs médiocres, qui dévorent de leurs yeux  
flétris

l'Alliance bigarrée de l'Arc-en-Ciel après la pluie,  
toujours menteurs et, dans leur ignorance, absurdement  
bavards :  
dans le bégaiement d'un retour de l'identique  
à sa Tombe.

Je suis une Tombe,  
Tombe de ma semence / semence du vivant,  
Tombe de ma vie – vitalité des tombes.  
De mes veines  
partent les rameaux du Chêne slave doré,  
de mon crâne sort l'iris en fleur,  
de ma poitrine germent les tournesols,  
de mes yeux poussent les bourgeons du coquelicot :  
je suis graine de pavot, Seigneur, je suis opium,  
je suis la Tombe.

#### LA CUISINE, OBSCURITÉ ORIGINELLE DES CHOSES

(Poème de Sylvia Plath)

Ici, je sens l'obscurité originelle des choses et le claquement  
furieux des portes,  
un vent fantomatique qui siffle à travers les pièces, à travers  
les fentes,

ici, je suis seule comme la douce petite fille d'autrefois  
que j'imagine regardant une rangée d'arbres par la fenêtre,  
regardant la peur : un épineux buisson de roses.

Ici, toute la colère de l'enfance surgit à travers la solitude,  
à travers le mur commun :  
les cerises et les fraises meurtries brillent fantomatiques dans  
l'écuelle,

ici habite la tristesse des pommes de pin et des fleurs,  
le reflet d'une fenêtre éloignée  
dont l'éclat retombe sur les oranges, sur l'ordre jauni des  
fruits.

Abandonnées, les choses muettes gardent le silence sacré  
des souvenirs :

une cafetière qui des nuits entières veillait  
sous le filet d'eau, dans les bras du torchon ou  
sur la chaleur joyeuse d'une plaque de cuisinière ;  
une tasse à café, noire, nullement propice à la divination et  
la voyance,

quelques verres bleus étincelant dans la grisaille de certaines  
heures

à travers lesquels je contempiais, muette, les rideaux,  
la fenêtre baignée de lumière et le clair de lune.

Là rêvent des champignons de cire lilliputiens  
dont les tristes chapeaux sont couverts de mèches rouges  
– pétiotes de fruits oubliés,  
condamnés à se languir après l'écuelle,  
après la bouche de quelqu'un qui n'est pas ici.

Ici perdue tel un souvenir la tristesse des conifères  
– quelques branches d'une allée élaguées  
dans le mur gris d'une obscurité et d'un silence,  
en cet instant de silence, en cette prière sourde.  
Une petite étoile d'eau s'écoule du robinet pareille à une larme,  
on entend un murmure de dédain, le glouglou du lait,  
c'est une nuit sombre, sans étoile,

le ragoût esseulé se refroidit dans le plat commun alors que  
    bouillit la soupe,  
la cigarette se consume dans le cendrier  
qui garde le souvenir de mes cendres si proches,  
de mes empreintes digitales, de ma poussière terrestre.

Il y a ici un petit tableau noir sur lequel on écrit et on efface  
avec une éponge en forme d'étoile hexagonale  
qui s'imbibe d'eau puis se dessèche  
ou avec un quelconque crayon,  
vers la fin, amoureuse de la terre et de la chute.

#### LA POÉSIE

La poésie n'est pas un répit entre deux jours brisés  
ni une simple pause entre deux romans,  
c'est ce même jour brisé en plus de deux romans,  
une rose épineuse riche de parfums originaire du jardin perdu  
ou nous étions heureux et unis à Dieu,  
non seulement fleur aux formes gracieuses ni même son  
    parfum,  
mais quelque chose d'autre, de plus fort et de plus pesant  
que l'éphémère beauté d'une roseraie.

La poésie n'est pas l'oubli assoupi parmi les feuilles  
que le vent soulève dans les champs à l'automne,  
ce n'est pas une berceuse pour enfant  
à la foi suave et creuse  
ni même une consolation pour l'adulte,  
c'est le vent du souvenir des choses originelles,  
le pain quotidien pour l'enfant et l'adulte  
que Mnémosyne dépose sur une table modeste ;  
c'est l'essentiel écoulement de l'être et de ses mots  
qui nous prolonge à travers la mémoire.

La poésie n'est pas le simple ornement d'un vase grec  
ni une figure étrusque sur la cime d'un temple,

ce n'est pas non plus l'étrusque  
qu'il nous faudrait encore déchiffrer,  
car les téléphonistes, les voleurs et les espions,  
eux s'occupent des chiffres ;  
ce n'est pas la rupture ni la cassure du langage  
car le langage est brisé depuis longtemps déjà,  
ce sont les os cassés de celui qui est tombé  
et la recherche des causes à sa chute.  
La poésie est notre marche sur les eaux.

Ce n'est pas une sorte de musique, d'image,  
de mètre, de rime ni de vers inconnus,  
c'est une contrée fantomatique et tranquille  
d'où afflue la sonate automnale,  
c'est une porte - celle-là même qui mène  
vers une liberté différente de la tienne ;  
c'est le droit d'affirmer l'existence de tout  
et par là même renoncer à ce tout.  
La poésie, c'est la fonte du monticule de glace.

Toute rime est bienvenue lorsqu'elle s'égoutte sur mon cœur  
vide,  
et tout poème différent du mien ;  
mais il faudrait à mes yeux que tous ces éléments s'agentent  
d'eux-mêmes comme organes d'un corps nouveau-né,  
pour que le chant puisse réellement exister.  
Car il y a des rimes et des chants dénués de poésie ;  
il y a aussi de la poésie qui ne trouve jamais son poète.  
Mais il n'y a ni machine à rimer ni à poétiser  
en dépit des labeurs du compositeur  
et du plan de l'architecte.

Les mots ne sont pas des notes, des dessins, des briques,  
ils ne dansent pas au son de la musique  
ni n'entrent avec joie dans les plans,  
on ne peut les transformer en un mur,  
ils ne s'assemblent pas en nouveau palais du gouvernement,



ils sont plutôt désobéissants et vont là où l'envie leur prend  
d'aller.

Dieu seul connaît le rythme qui les entraîne  
car ils n'ont pas été créés selon l'idée des hommes  
ou même selon leur plan  
mais préexistent à l'apparition de toute chose.  
Répondus au gré des rythmes, des hommes et des astres,  
émergeant des nébuleuses premières,  
ils prédirent la réalité et créèrent l'histoire et le monde.

Au commencement était le Verbe, le Logos, la voix du Seigneur  
et en elle le feu bleuâtre d'où naquit Adam.

L'homme créé par la voix reste voix seulement,  
l'homme qui vint du feu et que ce feu brûla plus encore  
jusqu'à le consumer.

Il en sera ainsi.

Mais créer un nouvel Adam  
avant la débâcle sera le devoir du premier.  
La poésie, c'est la voix de cette flamme même  
mouillée de larmes humaines,  
c'est la transition de l'humain vers l'humain  
bien au-delà des eaux du temps.

#### **CETTE VIE QUE JE ME SUIS PROMISE**

Un jour, je commencerai à vivre cette vie que je me suis  
promise,

sans contrainte aucune :  
avec un cœur de pirate luxuriant et sanguinaire  
où se feront écho les passions les plus fortes,  
l'instinct m'emportera vers le délire de la foi,  
vers l'insanité de l'histoire,  
vers l'avalanche des jours et des nuits,  
par une active perfection du corps !

Resteront derrière moi dilemmes et incertitudes,  
faiblesse de la volonté et grandeur du doute,

et, comme jadis face au peuple de Moïse,  
la mer va s'ouvrir pour livrer passage au peuple-moi  
vers une vie promise et entière,  
vers la terre qui m'est promise.

Pour l'instant, je n'ai encore rien entrepris  
en vue du grand événement,  
mais demain ! demain je ferai certainement quelque chose,  
dussé-je, impuissant, tourner en rond dans ma chambre,  
dussé-je rester au lit des jours durant,  
dussé-je relire les mêmes livres que je relis depuis des années  
simplement afin de paralyser toute activité.  
Voilà, je me prépare déjà à sortir de ma chambre,  
à faire claquer toutes les portes avec fracas,  
mais, dans cet espace garanti du doute, en raison de la peur,  
fureur et colère me manquent,  
une compassion soudaine m'inonde vers ces portes et  
le silence du vide  
qui resteraient, après moi, fantomatiques,  
tel un bâillement gigantesque grand ouvert.

Un jour, toutefois, je commencerai certainement à vivre  
cette vie que je me suis promise, sans limite aucune :  
envahi par une volonté qui pulvérise tout  
je plongerai vigoureusement dans la froideur matinale  
dans une vie étonnamment naturelle et brutale,  
de manière active, comme tout barbare,  
un jour, lorsque je serai moins sage et moins hautain,  
moins apathique, indécis et sceptique :  
lorsque je ne serai plus.

#### DU POÈTE

Tout ce qu'on peut dire de l'homme, du poète :  
plus humble que l'herbe, plus humble que la tombe.  
Même les abricots, confinés dans des camps de nylon  
pour un long usage, dans les grandes surfaces,

jouissent de plus de droits que lui :  
le droit de se corrompre,  
le droit d'être lavés,  
le droit de pourrir entièrement ou, en fin de compte, d'être  
consommé.

Le jambon est du moins conservé, c'est à dire  
– transparent.

Le poète est-il transparent,  
affiche-t-il parfois, à l'instar des autres,  
les banderoles de sa corporation ?  
Y attache-t-il la moindre importance  
ou est-il simplement non-homme, non-être,  
fluidité, langage ?  
Indéterminé, incompréhensible, incompris.  
Est-il fruit de notre monde  
ou vampire, cosmonaute venant d'une autre planète,  
quelque chose de beaucoup plus inhabituel,  
dont les mots nous manquent pour le définir ?  
Est-ce la parole même, du début du monde,  
jetée dans le vide des matières corporelles,  
dont l'âme minérale scintille parfois ici même ?

Solitaire et recluse,  
telle la mer, éloignée du rivage.  
Tout ce qu'on peut dire de la mer, du poète :  
plus humble que l'herbe, dépressif,  
plus humble que le poème, plus humble que la tombe.

#### TRANSMETTRE LA HAUTE MUSIQUE DES MONDES

Transmettre la haute musique des mondes, le son du hautbois,  
de la flûte, de la harpe.  
Matić nommait les ombres des étoiles.  
Nommer les étoiles mêmes, c'est bien mieux. La quiétude.  
L'harmonie des sphères.

Il n'est rien à l'intérieur. Dans ce rien  
Vit une mer paisible qui sourit par les vagues imaginaires  
des mots.  
Connaitre les mots. Connaitre à force d'usage leur merveilleuse  
précision.  
Transmettre les étendues que j'ai vues, en-dehors de toute  
mort.  
Une lumière est à l'intérieur. Par elle je brille et je vis.  
Ne sens-tu pas comme elle te caresse et te réchauffe avec  
douceur ?  
Connaitre les arbres. À cela aussi les livres sont nécessaires.  
Pour le changement des saisons, pour de longues observations  
des cieux,  
Pour un regard béat à travers les télescopes, pour les petites  
choses qui vivent autour de nous.  
Que de couleurs pour les feuilles à l'automne ! Le matin :  
un pain sec, nourricier,  
Trois croissants, un jus d'orange. Cela aussi nourrit et  
réchauffe. Cela aussi réjouit.  
Le promeneur embrasse de son regard les couronnes des  
arbres, celles-ci embrassent,  
Absorbent, de par leur vision, telle un œil énorme,  
le promeneur.  
Ne faisons-nous, toutefois, que nommer les ombres des  
étoiles ?  
Lisons-nous avec suffisamment d'attention les poèmes,  
les âmes,  
Demandons-nous en vain que l'âme dans l'âme se  
reconnaisse ?  
Oui, peut-être suis-je passé à côté de tout, comme ce temps  
qui m'a dépassé.  
Toutefois, je brille. Et toi, est-ce que tu brilles ?